

1

A lors que je remontais d'un pas vif la rue menant chez ma grand-mère, décédée un mois plus tôt, je n'imaginai pas y faire une découverte qui allait bouleverser ma vie. Je pensais uniquement à me protéger de l'air glacial de ce matin de janvier 2002 qui emplissait mes poumons et ankylosait mon visage. Ma mère et moi nous étions donné rendez-vous dans l'appartement de ma grand-mère, afin de trier ses affaires. La journée s'annonçait morose mais nous ne pouvions repousser indéfiniment cette besogne aussi sinistre qu'indispensable.

J'arrivai enfin à la porte cochère, dédaignai l'ascenseur pour grimper prestement les marches et retrouvai ma mère qui m'attendait déjà. Elle m'embrassa et s'écarta pour me regarder en souriant :

— Tu es toute rouge ! s'exclama-t-elle.

— Oui, j'ai fait au plus vite. Il fait tellement froid. J'ai apporté des croissants, tu nous fais un petit café pour les accompagner et nous réchauffer, s'il te plaît ?

Nous prîmes notre petit déjeuner en parlant de tout et de rien, puis ma mère attrapa le cadre de la photo de mariage de mes grands-parents, qui trônait sur le buffet

à côté d'elle. Elle examina le cliché en noir et blanc un instant et murmura comme pour elle-même :

— Elle était belle...

Je lui pris l'objet des mains et l'observai à mon tour. Hélène, ma grand-mère, posait dans une robe blanche très simple, qui soulignait son corps gracile. La piètre qualité des photos de l'époque ne masquait pas les traits tirés et les joues creusées par les privations et les malheurs de cinq années de guerre. Ses cheveux coupés assez court pour la mode de l'époque étaient surmontés d'une couronne de fleurs blanches, de laquelle s'échappait un voile léger. Sa bouche esquissait un sourire mais ses yeux reflétaient une certaine tristesse.

Je levai la tête et regardai ma mère. J'avais toujours été frappée par l'absence de ressemblance entre les deux femmes. Il faut dire que maman ne ressemblait à aucun membre de la famille, dont les chevelures variaient dans différentes nuances de brun, du châtain foncé comme moi au noir presque corbeau, comme Hélène dans sa jeunesse. L'éventail de la couleur de nos yeux n'était guère plus large, allant du noisette au marron profond. Ma mère, quant à elle, jouissait d'une chevelure châtain clair agrémentée de reflets blonds au soleil et ses yeux bleu-vert d'eau suscitaient mon admiration et un petit sentiment de jalousie féminine. Grâce à mes cours de sciences naturelles, je savais que les lois de la génétique permettaient ce genre de singularité. Mes grands-parents devaient tous deux posséder les gènes récessifs de la blondeur et des yeux clairs, dont ma mère avait eu la chance d'hériter, ce qui n'était pas mon cas, à mon grand désespoir.

La dissemblance entre ma mère et ma grand-mère ne se limitait pas au physique. Hélène était dotée d'une force

de caractère impressionnante, qui pouvait parfois passer pour de l'indifférence. Jamais je ne l'avais vue pleurer, même à l'enterrement de mon grand-père, décédé d'un cancer huit ans auparavant. À sa décharge, elle ne se lamentait pas plus sur son sort, ses petites douleurs ou ses désagréments, et ne réclamait rien à personne. Assez secrète et très indépendante, elle représentait le roc de la famille, auquel nous nous raccrochions dans les périodes de tempête. D'ailleurs, depuis sa mort, ma mère semblait perdue, même si elle tentait de le cacher.

Au contraire d'Hélène, maman incarnait la douceur et la gentillesse dans toute sa splendeur. Le revers de la médaille était qu'elle montrait une certaine fragilité psychologique et physique qui lui avait causé bien des soucis. Elle avait souffert d'une dépression nerveuse après ma naissance, et se sentait souvent faible et fatiguée. Comme elle était d'une extrême sensibilité, les larmes lui montaient aux yeux à la moindre contrariété mais aussi lors des événements heureux.

Devenue adulte, j'avais parfois l'impression que les rôles s'inversaient et qu'il m'incombait de la protéger. Je me demandais si la mort de ma grand-mère n'allait pas encore accentuer le phénomène, car si ma grand-mère pouvait paraître insensible, personne ne pouvait douter de l'amour qu'elle avait porté à sa fille et de la dévotion avec laquelle elle l'avait couvée, soignée, assistée, tout au long de sa vie. La question se posait de savoir si, Hélène avait agi ainsi car elle avait décelé une fragilité particulière chez sa fille, ou si au contraire, son attitude surprotectrice en était la cause. Je penchais plutôt pour la première hypothèse, Hélène n'ayant pas du tout affiché le même comportement avec mon oncle Patrick, né dix ans après ma mère.

Celle-ci m'interrompit dans mes réflexions en m'invitant gentiment à passer à l'action et à commencer notre rangement. Nous décidâmes de prendre chacune une pièce et de réunir les affaires en trois tas distincts : un tas pour la poubelle, un tas d'objets à donner ou à vendre, et un dernier d'affaires à garder. Ma mère s'occupa du salon, car le secrétaire de ma grand-mère contenant toute la paperasserie administrative s'y trouvait, tandis que je m'occupai de la chambre pour trier les vêtements et le linge de maison. Cette sinistre activité rendait la mort d'Hélène vraiment réelle et j'avais du mal à réprimer mon émotion en manipulant les vêtements que je l'avais si souvent vue porter.

Au bout de deux heures, j'avais quasiment tout mis pour la poubelle, à part quelques robes et gilets encore mettables, que nous donnerions à une association, et quelques paires de draps, que nous emmènerions dans la maison de campagne familiale en Bretagne. Je passai ensuite aux chevets. Des affaires de mon grand-père se trouvaient encore de son côté du lit, Hélène n'ayant apparemment jamais eu le courage de les ôter. Sur la table de nuit de ma grand-mère régnait son petit bazar, composé des objets courants de la vie quotidienne : paquet de mouchoirs, lampe de poche, plaquette de somnifères, ainsi que son livre fétiche, les *Maximes* de La Rochefoucauld. Du plus loin que je me souvienne, j'avais vu cet ouvrage dans sa chambre. C'était vraiment son livre de chevet, et l'expression n'était pas usurpée. D'ailleurs, le recueil, dont les pages jaunies par le temps étaient cornées et la tranche recollée avec du Scotch, semblait avoir vécu mille vies. Je me fis la remarque qu'elle aurait pu se racheter un exemplaire

neuf. Je connaissais cet auteur de nom bien sûr, un penseur qui dispensait de vraies leçons de sagesse d'après Hélène, mais je ne l'avais jamais lu. Curieuse et amoureuse des livres, je me mis à le feuilleter, avec une certaine déférence, aussi bien envers ma grand-mère qu'envers ce si sage écrivain. Je tombai alors sur une feuille très mince, pliée en quatre, que j'ouvris délicatement, tant le papier me paraissait fragile et vouloir tomber en poussière. C'était une lettre manuscrite, apparemment griffonnée à la hâte, dont le contenu me laissa interloquée :

*Mon amour, ma belle Hélène,
À mon grand désespoir, je dois partir. Sache
que tu as été mon premier véritable amour.
Malheureusement, comme les amoureux célèbres
de cette littérature que nous apprécions tant tous
les deux, notre amour est pour l'instant impossible.
Je te supplie de faire attention à toi, ma chérie. Je
souhaite de tout mon cœur que nous nous retrouvions
un jour quand cette maudite guerre sera finie.
Et n'oublie jamais que, comme le disait notre auteur
favori, « l'absence diminue les médiocres passions
et augmente les grandes ». J'ose ainsi espérer que
notre séparation ne fera qu'alimenter la passion
réciproque qui nous unit.
Je t'embrasse tendrement, follement, amoureuxment.
Je t'aime.
E.*

Qui pouvait bien être ce mystérieux E. ? Je cherchai un prénom masculin de l'époque commençant par cette voyelle : Ernest, Eugène, Émile... J'en trouvai un petit

nombre, mais aucun d'eux n'évoquait quoi que ce soit en moi. Je relus la missive et examinai le E sous toutes les coutures, comme si cette lettre énigmatique pouvait livrer son secret sous mon regard inquisiteur. Il n'en fut rien, évidemment.

Quoi qu'il en soit, mon grand-père s'appelait Michel, et ce mot d'amour n'était en aucun cas écrit de sa main. Je me sentais d'autant plus intriguée que, d'après l'histoire familiale officielle, mes grands-parents se connaissaient depuis l'enfance et s'étaient mariés en 1944. Je n'avais jamais imaginé que ma grand-mère ait pu aimer un autre homme. Je rangeai soigneusement le mot doux dans ma poche afin d'en parler à ma mère pendant le déjeuner.

Une heure plus tard, quand nous fûmes arrivées au dessert, je sortis la lettre et la montrai à ma mère :

— Regarde ce que j'ai trouvé dans le chevet de mamie... Tu sais qui est cet homme ?

Maman prit la feuille et commença à la lire. Il me sembla voir son visage, déjà pâle, se décomposer un peu plus. Elle replia le papier et affirma d'un ton ferme :

— Non, je ne sais pas, je n'en ai aucune idée.

Elle paraissait vouloir clore le chapitre et en profita pour aborder un sujet qu'à mon tour, je n'avais aucunement envie de voir surgir.

— En parlant d'amour, raconte-moi plutôt pourquoi vous avez rompu, Guillaume et toi ?

J'avais rencontré Guillaume six ans auparavant, au magazine *News Hebdo*, où je venais d'être embauchée comme journaliste-secrétaire de rédaction. À ce titre, je rédigeais la titraille des articles, les reformulais et les coupais pour les calibrer dans la maquette du journal, trouvais les photos et les légendais. J'aimais ce travail

qui mêlait réflexion, compétences rédactionnelles et maîtrise technique d'un logiciel de mise en pages. De nature timide, voire timorée, j'appréciais aussi ce métier de l'ombre, contrairement à celui de journaliste-rédacteur, qui était plus exposé médiatiquement. De son côté, Guillaume signait une grande majorité des articles de la rubrique « Sports ». Nous avions commencé une histoire paisible et dénuée de passion un an après mon arrivée au journal. D'un commun accord, nous avions décidé récemment d'y mettre fin, sans drame ni larmes. N'ayant guère le choix, nous continuions à nous voir dans le cadre de nos activités professionnelles et nous étions restés en bons termes. Ma mère n'arrivait apparemment pas à comprendre pourquoi une relation aussi sereine avait abouti à une rupture et s'inquiétait probablement de me voir célibataire à trente ans.

— Maman, je t'ai déjà expliqué. Nous étions plus amis qu'amoureux. On ne parlait plus que du travail, nous n'avions plus grand-chose en commun à part le journal. Lui dans ses matchs, moi dans mes bouquins... Ça ne collait plus...

— C'est dommage, il était gentil. Je l'aimais bien.

— Moi aussi, je l'aime bien, maman. Mais je ne l'aime pas, ou je ne l'aime plus, en tout cas. C'est là tout le problème.

Têtue et obstinée, j'ajoutai :

— Notre histoire n'avait rien à voir avec l'histoire d'amour qu'a visiblement vécue mamie pendant la guerre avec cet E. Tu n'en as vraiment jamais entendu parler ?

Ma mère réprima un soupir d'agacement et se força à répondre calmement :

— Ça suffit, Caroline. Cela ne te regarde pas, de toute façon.

Il fallait que ma mère soit irritée pour m'appeler par mon prénom entier. Durant mon enfance, j'avais droit à ce prénom uniquement lorsque je n'étais pas sage et qu'elle me disputait. Sinon, tout le monde m'appelait Line, joli diminutif trouvé par maman, qui détestait autant que moi Caro, qui était naturellement venu aux lèvres de tout mon entourage dès mes premiers mois.

Déstabilisée par l'impression d'être retombée en enfance, je n'en continuai pas moins à argumenter.

— C'est juste de la curiosité. Je croyais que papi et mamie sortaient ensemble au moins depuis la guerre. Ils se sont mariés alors qu'elle était à peine terminée. Je ne pensais pas que les mœurs étaient aussi légères en ce temps-là et qu'on avait plusieurs fiancés, déclarai-je, un brin espiègle, pour détendre l'atmosphère.

— En ce temps-là, comme tu dis, c'était comme en tout temps : les jeunes étaient jeunes, les histoires d'amour et les flirts existaient. Je pense même qu'étant donné la difficulté de la période, les gens ne devaient pas avoir de scrupules à profiter pleinement de la vie, car ils ne savaient pas combien de temps cela durerait.

Émue et nostalgique, elle poursuivit :

— Tu sais... Ta grand-mère était bien jeune quand la guerre a éclaté. Elle venait d'avoir dix-huit ans, elle commençait des études de lettres à l'université, elle a dû rencontrer des garçons, mais elle ne m'a pas tenue au courant de ses histoires et elle a eu bien raison !

J'essayai d'imaginer ma grand-mère en jeune étudiante charmeuse, avec son épaisse chevelure bouclée très brune, ses yeux sombres et expressifs, son nez légèrement bosselé – souvenir d'une fracture de jeunesse – qui donnait du caractère à son visage, sa vivacité d'esprit et sa culture

littéraire. Elle devait effectivement posséder tous les attributs et les atouts pour séduire les étudiants romantiques et exaltés de la Sorbonne.

— C'était peut-être un membre de son groupe de résistants ?

— Peut-être, opina ma mère en haussant les épaules pour exprimer son ignorance.

De son vivant, j'avais quelque fois interrogé ma grand-mère à propos de sa vie sous l'Occupation, mais elle avait toujours esquivé le sujet au prétexte qu'il était douloureux et qu'il ne servait à rien de remuer le passé. Par respect, je n'avais pas insisté. Je savais juste que mon grand-père avait pris le maquis au cours de la guerre. Quant aux activités clandestines de ma grand-mère, elles étaient plus nébuleuses. Ma mère m'avait toujours affirmé ne pas en savoir plus non plus.

Je continuai à échafauder des hypothèses :

— Ou alors c'était un Juif, qui a dû fuir pour ne pas se faire rafler ? Dans la lettre, il dit qu'il doit partir...

— Quand tu auras fini tes élucubrations, on pourra peut-être se remettre au travail ! Le tri ne va pas se faire tout seul, me rétorqua ma mère avec impatience.

J'acquiesçai mais rangeai soigneusement et discrètement le fragile papier, afin d'entreprendre des recherches. Une curiosité piquée au vif et un pressentiment que je ne parvenais pas à m'expliquer m'incitaient à essayer d'en savoir un peu plus sur les activités et la vie de mes grands-parents pendant cette période trouble, pour répondre à ces questions qui me taraudaient depuis quelques heures : qui se cachait derrière ce mystérieux E. qui avait dû fuir pendant la guerre ? Quelle terrible histoire ma grand-mère avait-elle vécue pour conserver cette lettre comme

une relique précieuse pendant toutes ces années, sans jamais en parler à personne ? Avait-elle un lien avec ses activités de résistante ? Pour répondre à ces questions, j'allais devoir me plonger dans les arcanes du passé, et cela me réjouissait.